

Guy-Noël Pasquet

La parole (sacrée?) de Deligny

Le propre d'un éditorial, c'est de se saisir de l'actuel à travers la thématique développée dans un ensemble de textes qui ont une orientation. Ici, il s'agit de Deligny, de cet homme toujours un peu à côté, un peu réservé. Je ne suis pas spécialiste des travaux de cet homme, même si j'ai ce sentiment que nous partageons peut-être quelque chose ailleurs. Peut-être cette idée de ne pas faire une œuvre majeure, juste de participer. Alors comment faire participer encore aujourd'hui Deligny, si ce n'est pour s'en servir dans cette actualité fort peu amène de pandémie et d'attentats. La mort de Samuel Paty est un acte qui ne peut pas laisser indifférent. Je connais encore moins cet homme, mais ce pourrait être n'importe qui. Un n'importe qui égorgé pour un nom qui ne serait pas n'importe qui justement. Un nom qui désignerait un tout, un tout puissant. Je voudrais ici m'amuser avec Deligny, à lui faire jouer ce rôle qu'il aurait sans aucun doute détesté, d'être un nom, un tout puissant. S'il avait détesté, je crois qu'il aurait pu aussi s'en amuser beaucoup.

L'ouvrage hors-série du *Sociographe* présenté ici est une « pépite ». C'est le travail de la durée, de l'âpreté, du détail, du trait, de la finesse, de la recherche. De cette recherche qui, avant d'être celle des doctrines, des doxas, des académismes, des partis, des castes, des conflits d'intérêts, est celle de quelqu'un qui se lève le matin en se demandant ce qui lui donne l'envie de se lever. On se lève le matin en espérant retrouver le monde tel qu'on l'a laissé la veille, mais on se lève aussi en espérant qu'avec cette nouvelle journée, quelque chose nous arrive. On cherche à ce que tout reste pareil, mais aussi que les choses changent. N'est-ce pas là l'horizon de toute identité? Une identité identique et toujours changeante. Des choses qui sont prises l'une l'autre et qui pourtant gardent une solidarité entre elles. Un peu comme deux pièces mécaniques solidaires entre elles et mobiles l'une par rapport à l'autre. C'est le jeu qui permet ce phéno-

mène. Un jeu qui fait solidarité, mais qui permet aussi au moins l'autonomie, plus sûrement l'indépendance, voire la liberté. Cette recherche ordinaire, cette identité mouvante, ce jeu solidaire et libre, c'est ce qui permet de distinguer la vérité de la parole et la parole de vérité. S'il y a bien une vérité de ce qui nous lie, elle ne dit rien des paroles de vérité que chacun peut énoncer. C'est que la vérité est toujours double, trouble parce qu'elle est vivante et, comme elle, est reconnaissable, mais toujours changeante, mouvante, fuyante.

Dans cette vérité, on pourrait y classer Deligny, lui-même insaisissable, avec des positions mouvantes qui parfois donnent le sentiment que l'on comprend avant qu'un détail ne vienne tout mettre par terre et qu'on perde son œuvre. Plus que de se servir de Deligny, c'est Deligny lui-même qui peut se servir de nous. Bien sûr, il est décédé, mais est-ce la raison qui ferait que nous ne le servions pas ? N'y aurait-il pas, après Deligny, une pensée delinéenne¹, un courant delinéen, une école delinéenne, une doctrine delinéenne ? Et voilà que quelqu'un qui voulait libérer se retrouve pris dans son exact contraire, celui d'embrigader ! On pourrait dire qu'être delinéen serait surtout de ne pas coller à Deligny, autrement dit, ne pas adhérer à son œuvre pour en faire une doctrine. Sans quoi, il n'y aurait plus qu'à reconnaître que la parole de Deligny est sacrée. Une parole sacrée comme celle d'un potentat, d'un roi ou d'un dieu. Une parole totale, qui dit tout et qui vire vite à une parole totalitaire. Et voilà notre ami Fernand élevé au rang suprême de celui qui détient tout, un tout puissant et qui, s'il pouvait en être témoin, se retournerait dans sa tombe ou rirait beaucoup ! Nous ne serions que des fidèles parmi les fidèles, faisant de Deligny un culte, une icône intouchable. Ici, toute ressemblance avec une actualité présente serait tout à fait fortuite.

Admettons que je sois delinéen, farouche défenseur de ses textes, de son œuvre, de sa vérité et fidèle à sa cause. Quel intérêt pourrai-je en retirer ? J'en distinguerai au moins deux. Premièrement, une appartenance que je peux faire valoir et qui peut me rapporter gros et, deuxièmement, une facilité d'accès à la vérité.

¹ Je me range ici à la dénomination de Michael Pouteyo (*cf. infra*). Toutefois, dans ce texte, l'usage de « delignien » et « delignienne » pourrait être intéressant pour faire entendre le côté « gngnan » de ce que j'essaie de dire, cette façon « gngnan » de monter quelque'un au pinacle.

Appartenir

Dans un marché de l'emploi et de la valorisation telle que nous le connaissons, appartenir à un réseau, une caste, un parti, une école et s'en revendiquer permet souvent de trouver une « place ». Trouver une place dans une entreprise (plus simplement, trouver un emploi), c'est s'assurer qu'on est utile à quelque chose ou à quelqu'un. Être utile à une cause, c'est supposer être utile à tous ceux qui se reconnaissent dans cette cause. L'utilité pouvant aller ici jusqu'au bout, c'est-à-dire prêt à mourir pour la cause. L'histoire nous en donne plein d'exemples. La cause de dieu², bien sûr, mais aussi la cause des femmes, la cause prolétarienne, etc. « Mourir pour des idées, l'idée est excellente, moi j'ai failli mourir de ne l'avoir pas eue » comme disait Georges Brassens (France, 1972, Phillips). Si l'on peut mourir pour une cause, que parfois on pourrait qualifier de « perdue », on peut aussi mourir « au champ d'honneur » pour la Nation! Dans les deux cas, il s'agit de mourir pour défendre une cause, participer à une cause à défendre ce qui apparaît comme une vérité indépassable. Une vraie vérité, comme s'il pouvait y avoir des vérités fausses et que tout ce qui n'est pas fidèle à cette vérité, à cette cause, apparaît comme trahison, mensonge, plaçant l'adversaire dans le camp des mécréants, impies, infidèles, traîtres. Au fond, il y aurait un marché des idées comme il y a un marché de l'emploi où nous serions tous et chacun en concurrence, un peu comme la concurrence des entreprises. Appartenir à une marque ou être membre d'une marque donne aussi parfois des appartenances de caste où il est de bon aloi d'être un ambassadeur de marque. *Apple* contre *Microsoft*, *iPhone* contre *Samsung*, *Adidas* contre *Nike*, *Facebook* contre *Twitter*, modèle allemand contre modèle français, etc. C'est que cette volonté d'appartenir pour être utile et pour participer à un collectif n'est pas seulement une lutte pour des idées, elle est aussi une expérience qui doit être marquante au point de porter sur soi les stigmates de la cause défendue. Toute expression pour défendre la cause doit aussi s'imprimer sur et dans le corps. La vérité de mon camp, de mon école, de ma doctrine doit être défendue contre une autre marque, une autre vérité, une autre école, une autre doctrine. Et si j'entre en concurrence, c'est que je suis dans le marché, j'en fais partie et, au moins, je participe.

² Si Dieu n'a pas de cause puisque c'est un être *causa sui*, il fait cause dans les ritualités établies pour que les fidèles se reconnaissent entre eux.

La réification (Georg Lukacs, *Histoire et conscience de classe*, Paris, Minuit, 1960) consiste à considérer l'abstraction des idées comme plus concrète que les choses réelles et banales de la vie qui deviennent plus difficiles à saisir. C'est sans doute pour cette raison que la pensée de Deligny apparaît parfois difficile. Ce qui l'intéresse est contenu davantage dans la matérialité de la chose elle-même que dans l'idée abstraite qui en est projetée. Sans doute aurait-il préféré voir dans un billet de banque par terre, d'abord un bout de papier avant d'y voir la valeur abstraite qui est projetée sur ce bout de papier. Avant les idées, il y a la matérialité, la rudesse de la matière, l'âpreté de la substance. Pourtant, nous nous laissons séduire d'abord par une publicité, une marque avant de nous laisser convaincre par la matérialité de la chose elle-même. Cette vérité du papier avant la valeur du billet de banque, nous l'avons rencontrée dans notre jeune âge. Un bébé qui pourra se saisir d'un billet de banque ne s'y trompera pas et fera de celui-ci ce qu'il ferait avec n'importe quel bout de papier.

Accès à la vérité

La réification de notre monde pose bien sûr un problème pour la vérité. « La vérité est ailleurs » était le sous-titre de cette série américaine bien connue *X-Files* (Fox, États-Unis, 1993-2018). Si la vérité n'est pas dans la matérialité de la chose, mais dans son abstraction, elle est par définition toujours inatteignable. Elle se dérobe sans cesse et n'a aucune base matérielle où se poser. Elle finit par n'être qu'une marque, qu'un signe, qu'une idée évanescence qui ne peut exister qu'à la condition qu'elle recrute ses ambassadeurs, ses adeptes, ses fidèles, prêts à mourir pour elle. Si cette idée fait conflit, guerre, combat, c'est qu'elle existe bien dans le fracas du monde et elle vaudrait alors la peine de participer à cette médiation et de se battre pour elle. Dans l'arène de ces pures abstractions qui ont coupé les amarres qui les attachent à des réalités matérielles, un argument en vaut un autre. Et celui qui a le dernier mot n'est pas tant celui qui propose une argumentation étayée que celui qui impose le dernier mot par la force, la menace ou la peur. La force du statut et de la fonction, la menace d'exclusion ou la peur de représailles.

Dès lors, la recherche ne vise pas tant la vérité qui s'impose que ce qu'elle n'impose une vérité commandée par les appels d'offres, les commandes orientées de recherche où son financement prend le pas sur sa

méthodologie et où ses conflits d'intérêts ne parviennent plus à masquer une vérité que l'on veut taire. La vérité d'un vaccin, par exemple, ne parvient pas à voiler pudiquement les intérêts économiques et géopolitiques en jeu. La recherche de la vérité devient un instrument pour agir les petits trafics d'influence, acquérir des *followers*, recruter des adeptes, appeler des disciples, enrôler des fidèles, racoler des partisans, des sympathisants, des militants, enrôler des activistes, des sectateurs, des godillots, des doctrinaires. Quelle différence dès lors entre un parti, un dogme, une doctrine, une religion si ce n'est pour gagner de la valeur, ce qu'on appelle de la réputation? Que celle-ci soit dans la référence à un écrit sacré ou issue de la recherche ou de la conviction militante n'importe au fond pas tant que cela. Il ne s'agit pas tant de dévoiler que de briller dans le panthéon d'une cause qui, si elle apparaît comme perdue, en affiche d'autant plus son mérite, sa raison d'être. Si le XXe siècle a donné dans les grandes théories marxistes ou freudiennes, de ces théories en effet empreintes d'idéologies, elle termine sa course dans le mur de la mondialisation qui, si elle rend le monde plus accessible, émette aussi toute idéologie en des myriades idéologiques de causes en concurrence les unes avec les autres, comme dans un grand marché des idéologies.

La science, et avec elle l'éducation, n'ont pas su insister sur le travail laborieux de l'élaboration. Autant que la recherche de vérité, la science est une éducation parce qu'elle emprunte le même mouvement, celui de découvrir et d'accéder à un monde plus étendu, qui ne s'arrête pas aux frontières des gains de production, de son automatisation et des rendements économiques et financiers qu'il est de bon ton de placer secrets sous un voile pudique l'indécence des inégalités qu'elle génère, sous le secret défense, sous le secret d'État, sous le secret bancaire. Un résultat scientifique n'est pas tant le dévoilement d'une vérité que l'espoir d'être cité dans la littérature scientifique. Le sociologue n'est pas tant celui qui va ramasser ses objets sociaux comme on va à la pêche aux moules que celui qui ensemence de sa bonne parole des impétrants qu'il convertit en adeptes qui citeront ses propos comme on lit un missel ou un *reader digest*. Le problème de la science d'aujourd'hui est le problème de la politique actuelle. Elles sont réifiées, autrement dit, elles ont perdu le lien avec la « base » comme on disait dans les gauches, ou ce qu'on appelle aujourd'hui avec le « peuple » dans les droites, ou encore avec les « réalités écologiques » chez les bobos intellos. Et derrière les annonces de ce à *quoi*

sert le politique ou la science, elle garde au secret *ceux qu'elle sert*. Ce ne sont pas des fonctions aux services, mais des fonctions pour se faire une place dans un vaste marché de l'offre de consommation où l'on est défini davantage par ce que l'on assimile que par ce que l'on produit. La production étant ailleurs, comme la vérité enfermée dans ses automatismes, je suis défini non par ce que je produis, mais par ce que j'assimile, je gobe, j'avale, je bouffe.

Les luttes pour un monde meilleur relèvent ainsi davantage de la capacité de prendre une part du gâteau que dans le travail pour construire et constituer collectivement un monde meilleur. Dans ce « match », il est fort à parier que les luttes se fassent conflits, guerres, terrorismes, luttes armées, etc. puisqu'il s'agit non pas de trouver l'autre, mais de prendre, avant lui, sa part.

Ce numéro hors-série du *Sociographe* peut permettre au lecteur de prendre sa part du gâteau en se faisant un fidèle de Deligny, un spécialiste, un expert, un savant fou qui est au fond toujours proche du fou de Dieu. En ce qui me concerne, j'ai surtout lu ici quelques personnes qui proposent de raconter, de témoigner du parcours de quelqu'un qui a essayé, qui a tenté, qui a hésité, mais qui a sans relâche été tendu vers ceux avec qui il vivait, mangeait, dormait, faisait sa toilette, parcourait des lieux, se heurtait à des cailloux dans les chemins sinueux du Gard et de la vie. Le témoignage de quelqu'un qui était juste là pour vivre avec. Pas de concept chez Deligny. Pas de vérité éternelle, de loi naturelle. Juste des plantes, des arbres, de la terre, des bouches, des yeux, des oreilles, des nez, des mains, des voix. La vie quoi! Juste la vie vécue. Cette vie que certains veulent arrêter, y mettre un terme parce qu'elle ne serait pas conforme à une *conception* de la vie.

Je veux croire que ce numéro du *Sociographe* apparaisse au lecteur comme une ballade, une chansonnette, un air fredonné qui permet de faire écho et surtout de rencontrer l'autre, la singularité d'une parole autre, d'un témoignage qui porte avec lui le travail d'un bout de vérité, de cette vérité du travail de la rencontre entre un témoin et son lecteur. Une parole de vérité qui ne cherche pas à détenir la vérité.

Guy-Noël Pasquet est rédacteur en chef de la revue.